

MEMOIRE DE DD01

Basé sur les conférences :

Et si la santé guidait le monde ? de Eloi Laurent
Ecoconception, business model et ACV de Armelle
Gomez et Benjamin Tyl

Nous allons nous intéresser aux présentations faites par Éloi Laurent, Armelle Gomez et Benjamin Tyl.

E. Laurent propose un changement d'indicateur pour évaluer un pays et placer le bien-être du vivant au cœur de la vie publique. Son approche est liée à la philosophie du One Health, une seule santé pour l'ensemble du vivant. Il développe l'idée selon laquelle si les écosystèmes sont sains, la santé humaine, accompagnée par des investissements publics, se verra améliorée. A. Gomez et B. Tyl reflètent leur volonté de bouleverser l'ordre établi à travers l'éco-innovation qui intègre de plus en plus le cycle de vie des produits ainsi que leur « valeur » (économique, environnementale, sociale...).

Cela amène à nous demander s'il est possible de faire cohabiter les idées proposées dans ces deux présentations.

Pour commencer, nous allons analyser en quoi les deux démarches divergent. Nous montrerons ensuite des points communs entre les deux projets. Pour finir, nous étudierons la possibilité de les faire cohabiter.

Nous allons, dans un premier temps, nous interroger sur les divergences des deux présentations.

Tandis que la pleine santé « s'attaque » au système dans sa globalité et, par conséquent, à l'échelle de la nation, l'éco-innovation cible les entreprises et les citoyens. On retrouve ainsi une différence d'échelle nation-individu. L'éco-innovation cherche à sensibiliser les consommateurs un à un via une offre de produits prenant en compte des aspects environnementaux. Le but ultime étant d'influencer l'opinion publique et de créer la subversion. Le changement de paradigme, quant à lui, se traduit par des prises de décisions politiques qui, par extension, mènent à une prise de conscience collective des liens entre la santé de l'homme et celle de la nature. Cet éveil, amorcé par la législation, devrait saisir l'opinion publique pour peu à peu s'installer dans les esprits comme un élément inhérent à la république française libre, égalitaire et fraternelle. Il est alors évident que l'éco-innovation et la pleine santé n'ont pas la même portée. C'est une problématique que l'on retrouve d'ailleurs régulièrement dans les débats publics pour savoir s'il vaut mieux agir par le haut (réformes) ou par le bas (actions citoyennes). Le problème n'est malheureusement pas si simple à résoudre mais il faut admettre que l'action politique, de par son pouvoir et sa capacité de faire adhérer, permet d'influencer rapidement le plus grand nombre et donc de créer un changement de manière holistique et radicale.

Une autre divergence serait la forme que prendrait l'action. Pour l'un, cela se traduirait par un bien matériel pour lequel on a réfléchi à l'impact sur l'environnement en analysant l'ensemble de son cycle de vie. Pour l'autre, il s'agirait d'une réforme globale du système d'évaluation d'un pays qui aurait ainsi des influences sur les actions politiques dans lesquelles le social remplacerait la croissance économique et serait remis au cœur des intérêts. Contrairement à l'éco-innovation qui est concentrée sur certaines entreprises, presque tous les acteurs de la société seraient concernés dans l'hypothèse d'un changement de paradigme.

Bien qu'ayant une conscience commune – réchauffement climatique et effondrement de la biodiversité –, les deux présentations font des constats différents. B. Tyl et A. Gomez affirment que la crise environnementale actuelle est une crise de la conception. Via une refonte des modèles de production capitalistes, nous serions en mesure d'enrayer des

problèmes environnementaux. E. Laurent fait le constat, un peu plus tragique, d'un système obsolète (basé sur la croissance du PIB) qui périclité.

D'un autre côté, nous pouvons admettre que les deux présentations œuvrent pour un monde plus sain dans lequel l'impact de l'activité humaine sur l'environnement est drastiquement réduit. Que ce soit par des réformes ou des actions plus locales, l'objectif est commun : lutter contre le réchauffement climatique en réduisant l'impact de l'homme. E. Laurent a évoqué sa volonté de se détacher de la philosophie purement occidentale « coût-bénéfice » pour s'ouvrir à une dynamique de co-bénéfice pour laquelle une action est à la fois bénéfique pour l'homme et la nature. Par exemple, en investissant dans le secteur relatif aux services de santé, nous pouvons noter les bienfaits aussi bien sur l'écosystème (amélioration de la gestion du changement climatique et réduction de la pollution et des déchets) que sur l'humain (réduction des maladies mentales et non transmissibles mais également des morts liées à des maladies infectieuses)¹. Cela représente donc des bénéfices qui sont repartis sur l'ensemble du vivant. Cette vision de co-bénéfice est également présente dans l'éco-innovation, à une échelle moindre bien-sûr. Il s'agit ici de partager les bénéfices entre l'entreprise, le consommateur et la nature. Via les choix de consommation et de production, l'impact sur l'environnement peut grandement évoluer. C'est cependant au citoyen de faire les bons choix. Ensuite, nous pouvons remarquer que les deux présentations s'appuient sur une dynamique qualitative. En effet, le système prôné par E. Laurent repose sur un système de santé global qui traiterait les maladies dès leurs origines. L'homme doit donc agir et non plus réagir. Cette démarche serait qualitative de par l'expertise du corps médical et la justice sociale (accès égalitaire aux soins). Également, l'éco-innovation s'efforce de développer un produit plus qualitatif dans sa conception et les matières utilisées. Par ailleurs, les présentations esquissent une remise en question de la théorie de la valeur. Pour l'un, il faut repenser la valeur de la santé en la propulsant au cœur de la vie publique et en récompensant les personnes qui s'y engagent et qui y consacrent leur temps et leur savoir-faire. Pour l'autre, il faudrait repenser la valeur des objets qui n'ont, pour beaucoup, plus de sens. L'exemple comparatif des smartphones Apple et FairPhone était frappant. Cette « revalorisation » passe par une transparence et un pouvoir redonné aux consommateurs qui peuvent choisir leurs produits en connaissance factuelle des actions et impacts de chacun sans influences extérieures.

Nous avons montré que malgré les différences d'échelle, de mode d'action et d'impacts, l'éco-innovation présentée par Benjamin Tyl et Armelle Gomez avait des similarités avec l'intervention d'Éloi Laurent portant sur le One Health et la pleine santé.

Dorénavant, nous allons continuer d'observer des rapprochements qui nous permettraient d'envisager une cohabitation.

Dans un monde basé sur la pleine santé et avec des indicateurs de bien-être comme ligne de mire, l'éco-innovation fait sens puisqu'au-delà de l'action de l'objet ou du service dont l'impact sur la nature est réduit, la démarche sensibilise la population à des pratiques plus saines et pérennes.

Pour aller plus loin, les innovations, aussi « éco » soient-elles, ne devraient plus être le cheval de bataille des entreprises. Nous vivons dans un monde fini. Le mot innovation est synonyme de toujours plus de production. Si l'on souhaite réduire son impact, il faut accepter de vivre

¹Source : Présentation d'Eloi Laurent faite le 19/01/21 à l'UTC dans le cadre d'un séminaire sur la thématique du One Health

en toute **sobriété, de réutiliser et de recycler**. Si nous nous référons à la définition même d'une éco-innovation, l'aboutissement ultime serait de produire des low techs disponibles en open source. Elles nous incitent à nous immiscer dans une dynamique de frugalité incomparable. Cela a un coût... Mais ce coût représente bien peu face à l'importance de l'action : nous avons notre destin entre nos mains. Cela dépend uniquement de notre volonté et de notre capacité à réduire notre « ultra-confort » pour une vie plus sobre et une **reconnexion au monde non-humain**. Nous nous sommes confiné et complu dans un monde d'excès et déséquilibré. La pleine santé est un système social basé sur l'entraide et le partage où l'humain vit en harmonie avec la nature. Le comble des éco-innovations, que sont les low techs, s'ancrerait à merveille dans le One Health. Mais comment lancer cette **transition** ? L'homme est paresseux par nature et il tendra à se diriger vers ce qui lui demande le moins d'effort et ce qui l'assoit toujours plus dans son confort quotidien. Une solution pourrait être d'essayer de changer le prisme de vision de la société comme Aurélien Barrau, astrologue, philosophe et poète, le souligne dans son livre *Le plus grand défi de l'histoire de l'humanité* : « Il n'est pas question de culpabiliser certaines attitudes, mais, au contraire, de valoriser un autre être-vers-l'avenir et toute sa chaîne référentielle. Si les symboles changent, les attitudes changeront sans délai : nous agissons, en grande partie, pour plaire ». Si les low techs devenaient un indicateur de réussite sociale et que le bien-être du vivant devenait la fondation de notre système, toute inaction actuelle serait probablement considérée comme écocide et générerait un émoi global. Dorénavant, toute la difficulté repose sur la manière d'initier cette transition des mœurs.

Finalement, peut-on réellement dissocier la pleine santé de l'éco-innovation ? Nous avons tendance à penser qu'il est préférable d'agir à grande échelle pour faire avancer la lutte contre le réchauffement climatique. En effet, lorsqu'on se blesse, il est plus souhaitable d'éliminer la source de la blessure plutôt que de simplement poser un pansement sur la plaie.

Cependant, Donella **Meadows**, membre de l'équipe à l'origine du rapport Meadows de 1972, nous montre que changer de paradigme et agir uniformément à l'échelle de la planète relève de l'utopie : « J'ai passé 50 ans à tenter d'expliquer aux dirigeants d'une cinquantaine de pays les enjeux de *Limites à la croissance*. Il est trop tard. Cognez-vous la tête contre un mur de pierre, ça fait mal au crâne mais ça n'a aucun effet sur le mur. Donc j'arrête. Et je me replie sur l'action locale, en utilisant la dynamique des systèmes sur les ressources naturelles, et en m'intéressant aux problèmes d'urbanisme de ma ville. »

Ainsi, ne semble-t-il pas évident qu'une **démarche plus locale et palpable telle que l'éco-innovation soit nécessaire pour modifier l'opinion publique et faciliter le lobbyisme démocratique vers la pleine santé dans un futur plus ou moins lointain** ? C'est la fameuse **légende du colibri**. Seul, nous ne pouvons pas révolutionner le monde, mais si chacun y met de la bonne volonté, les comportements subversifs écologiques finiront par l'emporter.